

logemens commodes, un hôpital pour les soldats et les matelots.

XLIV.  
Réflexions  
sur le peu  
d'intérêt que  
les métro-  
poles et les  
colonies  
prennent les  
unes aux  
autres.

Les colonies nous offrent quelques phénomènes contradictoires qu'il est impossible de nier, et qui semblent difficiles à concilier.

Estimons-nous beaucoup les productions des colonies ? Je crois qu'on n'en saurait douter. Pourquoi donc prenons-nous si peu d'intérêt à leur prospérité et à la conservation des colons ? Que la fureur d'un ouragan ait enseveli des milliers de ces malheureux sous la ruine de leurs habitations et le dégât de leurs possessions, nous nous en occupons moins que d'un duel ou d'un assassinat commis à notre porte. Qu'une vaste contrée de ce continent éloigné continue d'être dévastée par quelque épidémie, on s'en entretient ici plus froidement que du retour incertain d'une petite-vérole inoculée. Que les horreurs de la disette réduisent les habitans de Saint-Domingue ou de la Martinique à chercher leur nourriture dans la campagne ou à se dévorer les uns les autres, nous y prenons moins de part qu'au fléau d'une grêle qui aurait haché les moissons de quelques-uns de nos villages. Il est assez naturel de penser que cette indifférence est un effet de l'éloignement, et que les colons ne sont pas plus sensibles à nos malheurs que nous aux leurs.

Mais, réplique-t-on, nos villes sont contiguës à nos campagnes; nous avons sans cesse sous les yeux la misère de leurs habitans. Nous n'en

désirons pas moins d'abondantes récoltes en tout genre, et l'on ne peut guère pousser plus loin le mépris pour l'encouragement, la multiplication et la conservation du cultivateur. D'où naît cette étonnante contradiction ? De ce que nous sommes fous dans la manière dont nous en usons avec nos colons, et inhumains et fous dans notre conduite avec nos paysans, puisque nous voulons la chose de près et de loin, et que ni de près ni de loin nous n'en voulons les moyens.

Mais comment arrive-t-il que cette inconséquence des peuples soit aussi le vice des gouvernemens ? C'est qu'il y a, selon toute apparence, plus de jalousie que de véritable intérêt, soit dans l'acquisition, soit dans la conservation de cette espèce de propriété lointaine; c'est que les souverains ne comptent guère les colons au nombre de leurs sujets. Le dirai-je ? Oui, je le dirai, puisque je le pense : c'est qu'une invasion de la mer qui engloutirait cette portion de leur domaine les affecterait moins que la perte qu'ils en feraient par l'invasion d'une puissance rivale. Il leur importe peu que ces hommes vivent ou meurent, pourvu qu'ils n'appartiennent pas à un autre.

Je m'adresserai donc d'abord aux souverains, et je leur dirai : Ou abandonnez ces hommes à leur sort, ou secourez-les; ensuite aux colons, et je leur dirai : Implorez l'assistance de la métropole à laquelle vous êtes soumis; et si vous en éprouvez un refus, rompez avec elle. C'est trop

d'avoir à supporter à la fois la misère, l'indifférence et l'esclavage.

Mais pourquoi les colonies sont-elles et plus mal administrées et plus malheureuses encore sous les puissances à la force et à la splendeur desquelles elles sont le plus nécessaires? C'est que ces puissances sont encore plus folles que nous. C'est que, plus commerçantes, l'esprit de l'administration est encore plus cruel. C'est que, semblables au fermier qui n'est pas sûr de jouir d'un nouveau bail, elles épuisent une terre qui peut d'une année à l'autre passer entre les mains d'un nouveau possesseur. Lorsque les provinces d'un état sont contiguës, les plus voisines de la frontière sont les plus ménagées. C'est tout le contraire pour les colonies. On les vexe par la seule crainte que dans une circonstance périlleuse le menagement qu'on aurait eu pour elles ne fût en pure perte.

Que ces réflexions soient justes ou ne le soient pas, toujours sera-t-il vrai aux yeux des hommes éclairés que l'établissement qui vient de nous occuper est bien éloigné de la prospérité qui lui était destinée. Il est connu que l'Artibonite, sorti des montagnes de Cibao, si célèbres autrefois par l'or qu'on en tirait, après avoir parcouru quelques terres espagnoles et le Mirebolais, coule à travers une plaine de quinze lieues de long et d'une largeur inégale, qui lui doit son nom, et va se jeter dans la mer entre Saint-Marc et les

Gonaives. L'élévation de ces eaux a fait naître l'idée de les subdiviser et de les distribuer aux planteurs voisins, dont la sécheresse ruine trop souvent les récoltes. Des opérations géométriques en ont démontré la possibilité : tant les nations savantes ont d'empire sur la nature! L'exécution de ce projet permettrait de former un grand nombre de nouvelles sucreries, et donnerait une beaucoup plus grande valeur aux anciennes.

A l'exception de quelques habitans timides, qui craindraient de voir leurs terres submergées, tous les autres désirent avec passion l'exécution d'un plan dont le succès est garanti par des connaissances mathématiques. S'ils refusent de s'en charger, c'est parce que la dépense qu'il entraînerait leur paraît au-dessus de leurs forces. Le gouvernement ne doit pas tarder à comprendre que c'est un de ses devoirs de venir à leur secours. Il s'occupera aussi du soin de dessécher la partie de la côte qui est noyée par la rivière. C'est ainsi qu'en changeant le cours des fleuves, l'homme policé soumet la terre à son usage. La fertilité qu'il y répand peut seule légitimer ses conquêtes, si toutefois l'art et le travail, les lois et les vertus réparent avec le temps l'injustice d'une invasion.

Un colon de l'Artibonite, qui a sans doute moins de confiance que nous aux lumières et à la générosité du fisc, vient d'établir une pompe à feu destinée à l'arrosement de son habitation. Cet exemple trouvera des imitateurs, et pourra deve-

nir une source abondante de richesses pour la colonie entière.

XLV.  
Établisse-  
mens formés  
au nord de  
Saint-Do-  
mingue.

Le premier département qu'en sortant de l'ouest on trouve au nord est celui du Port-de-Paix. Il est formé par les paroisses de Saint-Louis, de Jean Babel, du Gros-Morne, du Port-à-Piment, du Môle et de Bombardopolis. Il renferme six sucreries en blanc, deux en brut, deux cent dix-huit cafeteries, neuf cotonneries, trois cent soixante-neuf indigoteries, dix-huit cacaotières, exploitées par vingt-huit mille soixante-huit noirs.

Le chef-lieu de tous ces quartiers, le Port-de-Paix, dut sa fondation au voisinage de la Tortue, dont les habitans s'y fixèrent à mesure qu'ils se dégoutaient de leur premier séjour. Ils s'y étaient établis en assez grand nombre, lorsque leur asile fut attaqué, pris et détruit en 1695 par les Espagnols et les Anglais réunis. Il ne leur resta qu'une rade dangereuse, un air corrompu, un sol stérile, et de mauvaises fortifications dominées de tous les côtés. Ce que la ville a depuis recouvré d'importance, elle le doit aux denrées qui y sont habituellement versées par les campagnes soumises à sa juridiction. Le môle Saint-Nicolas est celle de ces dépendances qui mérite le plus d'attention.

Ce terrain était toujours resté dans l'obscurité. Des coteaux pelés et des rochers aplatis n'avaient rien d'attrayant pour la cupidité. L'usage que firent les Anglais de cette position durant la guerre

de 1756 la tira du néant où elle était toujours restée. Le ministère de France, éclairé par ses ennemis mêmes, y établit, en 1767, un entrepôt où les navigateurs étrangers pourraient librement échanger les bois et les bestiaux qui manquaient à la colonie, contre ses sirops et ses tafias, que la métropole rejetait. Cette communication, qu'une tolérance raisonnable et une fraude industrielle étendirent encore à d'autres objets, donna naissance à une ville composée de trois cents maisons de bois, apportées toutes faites de la Nouvelle-Angleterre.

A quelque distance du port est la bourgade de Bombardopolis. Les Acadiens et les Allemands qu'on y avait transportés en 1763 y périrent d'abord avec une effrayante rapidité. C'est le sort inévitable des hommes nouvellement établis entre les tropiques. Le peu de ces infortunés qui avaient échappé aux atteintes funestes du climat, du chagrin et de la misère, ne songeaient qu'à s'éloigner de ce cimetière, lorsque les combinaisons faites à leur voisinage relevèrent un peu leurs espérances. Ils cultivèrent des vivres, des fruits, des légumes, qu'ils vendaient à un bon prix aux navires et aux habitans de la rade. Ce débouché leur manqua lorsque l'entrepôt fut supprimé, et alors ils formèrent trente et une cafeteries, quatorze cotonneries, quinze indigoteries, dont le produit alla augmenter la masse des richesses récoltées dans le reste du département.

Ce succès, obtenu avec des terrains excessivement bornés, a fait penser qu'il pourrait être utile de donner peu d'étendue aux concessions qui restent encore à faire dans la colonie.

XLVI.  
Grande importance de la ville du Cap-Français située sur la côte du nord de Saint-Domingue.

Non loin du port de Paix à la rivière Salée, commence à l'ouest une plaine terminée à l'est par la rivière du Massacre, devenue avec le temps la borné des possessions espagnoles et françaises. Cette superbe plaine, de dix-huit lieues de long sur quatre de large, s'étend au nord sur des plages remplies de très-bonnes rades, et a pour limites, au sud, une chaîne de montagnes, la plupart peu élevées, plusieurs susceptibles de culture jusqu'à leur sommet, toutes séparées par des vallées délicieuses.

Ce ne fut qu'un peu après le milieu du dix-septième siècle, que des bras nerveux s'avisèrent de fouiller un sol auquel nul autre ne paraît pouvoir être comparé. Cependant s'y sont successivement formées les paroisses de la Petite-Anse et de la Plaine du nord, de Lacul et de Limonade, du quartier Morin et de la Grande-Rivière, de Limbé et du port Margot, de Plaisance et du Borgne, du Dondon et de la Marmelade. Ces bourgades ont créé cent cinquante-trois sucreries en blanc, quinze en brut, douze cent soixante-trois cafeteries, quatorze cotonneries, quinze indigoteries, six caoitières, exploitées par quatre-vingt-dix-huit mille cinq cent trente-sept esclaves.

La partie du territoire la plus unie, la mieux

arrosée et la plus profonde, est occupée par des cannes qui donnent plus de sucre, et de meilleur sucre qu'aucune autre région du globe. On arrive à ces riches plantations par des chemins de quarante pieds de large, tirés au cordeau, bordés par des haies de citronniers, et qui ne laisseraient rien à désirer s'ils étaient ornés de futaies destinées à procurer de l'ombrage aux voyageurs.

C'est sur les coteaux et dans les vallons que sont cultivés les cafés et les autres productions qui n'exigent pas de gros capitaux. Ceux qui s'occupent du soin de les faire naître poussent rarement leur fortune aussi loin que les propriétaires des sucreries; mais ils ont d'autres jouissances. Un ciel serein, un air pur, un climat tempéré, des eaux abondantes et salubres, une verdure toujours nouvelle, un printemps de toute l'année, ce sont là des avantages bien propres à leur faire supporter sans impatience leur médiocrité. Si une cupidité désordonnée pouvait leur faire oublier ces dédommagemens, le souvenir leur en serait rappelé par les millionnaires qui viennent sans cesse dans ces lieux un peu sauvages rétablir leur santé ruinée, ou renouveler leurs forces épuisées par des chaleurs trop vives et trop continues.

Les riches et abondantes denrées qui sortent de la plaine, qui sortent des montagnes, sont toutes également déposées au Cap-Français, où l'un de ces hommes que l'intolérance religieuse com-